

Zeitschrift: FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche
Herausgeber: Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Band: - (2016)
Heft: 42

Artikel: Le Slutshaming, un outil sexiste de stigmatisation
Autor: Senarclens, Coline de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Coline de Senarclens

Le Slutshaming, un outil sexiste de stigmatisation

Une salope ça n'existe pas. En effet, aucun comportement ne justifie la stigmatisation sexiste. La salope, c'est un concept, une idée, un ensemble vide. On ne définit d'ailleurs pas la salope, ou de manière très laconique. Pourtant quand on parle d'une salope, on sait tou-te-s très bien quelle idée ça regroupe, parce que les conventions sociales qui la sous-tendent sont puissantes et ancrées. Cette idée, c'est que les femmes sont moins libres, sexuellement mais pas seulement, ont moins de droit, devraient faire et ne pas faire certaines choses... Cette idée c'est qu'il y a des normes et des cadres de légitimité, et que les femmes qui en sortent méritent de se faire insulter. Non, une salope, ça n'existe pas, mais le stigma de salope lui existe bel et bien, et nous allons essayer de le décortiquer, pour lui faire la peau.

L'utilisation du mot salope en vue de stigmatiser quelqu'un et plus généralement une femme, participe d'un phénomène que les américaines ont appelé le Slutshaming et que les francophones, pour des raisons sémantiques, peinent à traduire. Slutshaming, de Slut – salope, et shaming – l'action de faire honte. OÙ plutôt, l'utilisation du concept de « salope » pour stigmatiser quelqu'un. L'association Slutwalk – Marche des Salopes – définit le Slutshaming ainsi : « Le Slutshaming est l'utilisation du comportement sexuel prêté ou avéré, de tous symboles relatifs à la sexualité (habits, comportements, maquillages, attitudes...) ou de caractéristiques physiques, pour stigmatiser, décrédibiliser et exclure une personne. Les insultes à caractère sexiste ou sexuel (pute, salope, trainée, pédé, tapette, thon...) s'inscrivent dans cette dynamique. Le Slutshaming est une violence de genre et un outil sexiste de stigmatisation. »¹

En réalité, on peut étendre cette définition à l'ensemble des comportements qui entrent en collision avec une vision traditionnelle des rôles et des comportements « féminins ». Autrement dit, on traite de salope les femmes qui sont trop libres sexuellement, qui s'habillent hors des normes jugées décentes, qui se maquillent, mais également celles qui boivent, qui sortent, qui font de l'auto-stop, qui voyagent, et de manière plus perfide mais tout aussi efficace, celles qui travaillent et celles qui font de la politique.² Finalement, les femmes qui se comportent comme des hommes sont exposées au Slutshaming.

Il est difficile de comprendre ce double standard, c'est à dire l'évaluation différenciée d'un même acte ou comportement quand il est le fait d'une femme ou d'un homme. Il est difficile de savoir pourquoi, encore en 2016, les femmes politiques reçoivent des lettres dans lesquelles on les traite de salope ou de pute³ suivi généralement de menace de viol. Il est difficile de comprendre pourquoi une femme qui gagne bien sa vie est suspectée d'avoir couché pour y arriver.⁴ Et plus fondamentalement, il est difficile de comprendre pourquoi une femme qui couche avec les hommes de son choix (ou qui est suspectée de le faire) voit sa valeur sociale diminuée. Quelques explications peuvent néanmoins être amenées.

Le contrôle

Le Slutshaming est une violence sexuelle, puisqu'elle utilise la sexualité d'une personne pour, in fine, la blesser. Elle fait partie d'un continuum qui inclut le harcèlement, les attouchements, les violences et insultes sexistes et le viol. Comme toutes les violences sexuelles, le Slutshaming agit comme une menace sur les femmes et une incitation à rester dans leur rôle traditionnel (puisqu'elles seront stigmatisées si elles en sortent) et à se comporter « décentement ».

Avant l'avènement de la contraception il est assez facilement concevable que, dans un système patriarcal, il aie fallut contrôler la sexualité des femmes pour savoir de qui étaient les enfants. Aujourd'hui, le contrôle persiste. En faisant intégrer aux femmes dès la plus tendre jeunesse que celles qui « cèdent » trop facilement au désir des hommes n'ont pas de valeur, on contrôle déjà leur sexualité. En les mettant en garde contre les dangers de s'habiller d'une certaine manière, de sortir à une certaine heure ou dans certains lieux, on contrôle leurs déplacements et leur comportement. La peur et la menace (des violences et de la stigmatisation) sont d'excellents moyens de contrôle.

L'exclusion

Il est probablement trivial de rappeler que nous vivons dans une société patriarcale, postcoloniale et hétérosexiste dans laquelle certains individus tirent des privilèges de leur couleur de peau, de leur origine socio-éco-

nomiques, de leur (identité de) genre et de leur orientation sexuelle. Ces privilèges, si on en croit les résistances persistantes que rencontrent les mouvements féministes, antiracistes et LGBT⁵, sont extrêmement difficile à remettre en question, autant socialement qu'individuellement.

Le Slutshaming est un moyen très efficace de remettre en question la crédibilité, les compétences et la légitimité d'une femme dans tous les espaces possibles et imaginables : le travail, l'école, la rue, les espaces de loisirs... Et pour les personnes qui le subissent, il s'agit d'une forme de harcèlement et de (micro) violence qui les poussent à partir. Certains espaces de travail sont devenus tellement hostiles que les femmes (parfois après avoir porté plainte pour harcèlement sexuel) quittent leur emploi. Les femmes hésitent souvent à se lancer en politique tant les politiciennes subissent de propos sexistes. L'espace public et les transports publics à certaines heures sont également des lieux de non droit pour les femmes qui y essuient régulièrement des remarques, des œillades insistantes et des injures: elles optent souvent pour des stratégies d'évitement. Les violences, et notamment le Slutshaming sont des outils d'exclusion des femmes et de maintien des privilèges masculins.

La domination

Si l'on remonte le fil du Slutshaming, on y trouve une pratique vieille comme le monde : l'objectivisation. On a réduit les colonisé-e-s, femmes et hommes, à leur corps et à leur sexualité, jugée déviante et hors contrôle. On le fait avec les personnes LGBT et on le fait avec les femmes. Les femmes n'ont-elles pas été longtemps désignées par le sobriquet « le sexe » ? En réalité, on considère souvent les femmes à travers une vision utilitariste. Soit elles sont épouses et mères, et doivent alors se plier à toute une série de canons sur la maternité, qui évoluent au fur et à mesure des époques, soit elles sont agréables aux hommes, à travers leur corps et leur comportement, soit elles sont totalement invisibilisées. Et quand, malgré le fait qu'elles ne répondent ni à l'une ni à l'autre des exigences précitées, comme par exemple les politiciennes qui ne sont là ni pour s'occuper du travail domestique ni pour plaire, on les réduit à leur physique de manière le plus souvent grotesque. Sur le lieu de travail, les femmes sont souvent évaluées d'avantage sur leur physique, leur manière de s'habiller, leur poids et leur âge que sur leurs compétences. Ce rappel systématique des femmes à leur capacité à séduire participe d'une mise en boîte qui limite leur champ des possibles.

Cette objectivisation est l'étape numéro un du Slutshaming, parce qu'elle est le terreau de la stigmatisation. Pen-

ser les asiatiques et les noirs selon la taille de leur pénis, réduire les gay à leur orientation sexuelle et évaluer les femmes selon leur potentiel séducteur, soit leur utilité selon l'œil masculin hétéro, c'est quadriller le monde en fonction d'axes (hétéro)sexistes et racistes. C'est ouvrir la brèche à l'étape suivante : l'insulte.

Sexe positif

Un enjeu des luttes féministes est de lutter contre les violences sexuelles, notamment pour que la sexualité puisse être une expérience positive et safe. Il s'agit de deux cotés de la même médaille. Pour faire de la sexualité quelque chose de positif, il faut lutter contre les violences. Et pour lutter contre les violences, il faut faire de la sexualité un lieu d'agentivité et de légitimité pour les femmes.

Aujourd'hui, les femmes sont peu encouragées à penser leur sexualité. En effet, si les hommes ont à leur disposition un large panel d'outils et une grande légitimité à désirer, à utiliser ces désirs pour créer et à les exprimer, les femmes sont encore vues comme « peu libidineuses ». Alors qu'on considère normal que les jeunes garçons regardent du porno ou s'intéressent au sexe, on invisibilise l'existence de la sexualité des jeunes filles qu'on sur-expose par contre au sentiment amoureux à travers une production culturelle « à l'eau de rose ». Il en résulte une confusion problématique entre désir et sentiments amoureux, des injonctions contradictoires qui mettent les femmes, en particulier les jeunes, en porte à faux entre une image positive d'elles-mêmes et leurs envies sexuelles. Cette confusion a des conséquences: de nombreux témoignages nous apprennent que lors des violences sexuelles qu'elles ont subi, de nombreuses femmes ont été incapables de s'opposer à leur agresseur physiquement et même verbalement. Le fait que les femmes n'osent pas dire non quand quelqu'un dépasse les limites qu'elles ont fixées en dit beaucoup sur le déficit de légitimité qu'elles ont pour penser leur sexualité, pour en parler et pour, in fine, être en maîtrise de leur corps et de leur sexualité.

Le Slutshaming représente un frein symbolique important pour les femmes. Pour penser leur sexualité sans culpabilité ou peur, pour agir et être maîtresse de leur existence, pour voyager, pour vivre librement les expériences sexuelles et amoureuses vers lesquelles elles sont attirées... Aujourd'hui que la loi est plus ou moins égalitaire entre les hommes et les femmes, ce sont bien ces freins symboliques qu'il s'agit de combattre pour permettre aux femmes de s'émanciper définitivement. Tant qu'une femme qui s'exprime, qui exerce une autorité et qui vit sa vie comme elle l'entend sort de la norme et peut être socialement punie pour cela, l'incitation à rester à une place subalterne sera trop forte pour faire évoluer les rôles vers l'égalité.